

Préface

J'ai depuis toujours conféré au poème une fonction essentielle dans le déploiement conceptuel de la philosophie, et ce, à deux niveaux distincts : d'abord, dans ce que je crois être la fondamentale bâtardise de la langue philosophique. Ensuite, et en apparence paradoxalement, en raison de la nature presque toujours antiphilosophique de la prétention poétique.

Sur le premier point, la position de la poésie est de constituer un des bords de la langue disponible, l'autre bord étant les mathématiques. C'est ainsi que dans sa ressource langagière — qu'on traite souvent, non sans de forts arguments, de jargon académique — le discours philosophique oscille entre, d'une part, l'idéal du formalisme intégral, cette introuvable *mathesis universalis*, à laquelle David Rabouin a consacré un très beau livre¹, et, d'autre part, l'incantation poétique. La métaphysique classique elle-même n'échappe pas à cette tension : le privilège cartésien de l'ordre des raisons est poussé par Spinoza jusqu'à écrire son grand livre dans la pure forme des *Éléments* d'Euclide, cependant que Malebranche

invente un régime démonstratif suffisamment souple pour intégrer de longues et subtiles comparaisons, et que même le grand mathématicien Leibniz, pour qui Dieu lui-même est géomètre, peut écrire des choses comme ceci, qu'on dirait venues de La Fontaine : « Chaque portion de la matière peut être conçue comme un jardin plein de plantes, et comme un étang plein de poissons. Mais chaque rameau de la plante, chaque membre de l'animal, chaque goutte de ses humeurs est encore un tel jardin ou un tel étang. » Notons que cette essentielle bâtardise de la langue philosophique est déjà tout entière présente dans le texte platonicien. La rigoureuse convocation, dans le *Ménon*, d'un théorème de géométrie plane (la duplication du carré) n'interdit nullement, mais appelle, qu'à l'autre bord *La République* nous propose, dans le mythe d'Er le Pamphylien, les sublimes descriptions de la scène imaginaire où chaque âme choisit son nouveau destin. En vérité, la poésie est constitutive d'un des bords de la bâtardise irrémédiable où s'installe la philosophie. Car ne pouvant renoncer à convaincre, voire — c'est le procès intenté à Socrate — à « corrompre », la philosophie ne peut que faire feu de tout bois, sous la double condition langagière de cet exil hors de toute nativité qu'est la science démonstrative et de cet arrachement interne à la langue maternelle qu'est la grande poésie.

Sur le deuxième point, je crois avoir montré le jeu suspect que monte tout philosophe au contact de ses ennemis les plus proches, ceux que, après le XVIII^e siècle et Lacan, j'ai nommé les antiphilosophes. À savoir tous ceux qui se lèvent contre l'arrogance spéculative des philosophes au nom de la singularité de toute existence, de l'inutilité de tout système, des évidentes limites de la raison, de la

supériorité des intuitions souveraines, de la force active de la foi, et finalement de l'incrustation du discours philosophiques dans la misérable vanité du discours universitaire. On trouve ces sortes de gens déjà chez les Grecs, avec Héraclite ou Gorgias contre Parménide, Protagoras ou Calliclès contre Platon. La séquence moderne de leur existence se constitue de Pascal contre Descartes, Rousseau contre tout le monde, Kierkegaard contre Hegel, Nietzsche contre tout le monde (« le philosophe est le criminel des criminels »), Lacan, en définitive, contre Heidegger. Or, tous ces antiphilosophes, sans exception, ne cherchant plus à organiser un système équilibré entre la tentation du mathème et celle du poème, renonçant à la forme purement systématique de la conviction, troublent l'ordre langagier de la philosophie en direction de la littérature : de Pascal à Lacan, ce sont tous de magnifiques écrivains, car la magie de leur parole est chargée de soutenir le privilège de l'expérience personnelle dans l'accès aux vérités improbables. En quoi ils ouvrent la porte à la toute-puissance du poème.

Or les philosophes ont besoin des antiphilosophes au sens suivant : ils savent que leurs démonstrations ne seront jamais à la hauteur du paradigme mathématique qui les gouverne. Ils savent donc qu'une part de leur langue bâtarde fonctionne sur un régime de persuasion proche du transfert personnel, et armé des puissances de la rhétorique. Ils voient que l'imprenable position des antiphilosophes est de s'installer directement dans ces parages, et d'indiquer ainsi un *état de la langue* qui charme les contemporains bien plus assurément que l'impavide cheminement des « preuves », qui ont en outre l'inconvénient de n'en pas être, en tout cas de ne jamais

atteindre le régime intemporel et définitif des preuves mathématiques. L'antiphilosophe indique ainsi au philosophe le point de faiblesse de sa position : il ne *démontre* pas vraiment que ce qu'il dit est nécessaire, ni il ne peut établir que l'orientation de sa pensée est utile au regard des exigences qui sont celles d'une vie singulière dans un monde déterminé. Tout philosophe est ainsi menacé d'être exactement ce que Pascal dit qu'est Descartes : *inutile et incertain*. Le meilleur moyen de parer à ce péril est pour le philosophe d'écouter l'antiphilosophe, qui lui enseigne comment se servir de la langue de façon telle qu'elle atteindra, comme la flèche sa cible, l'intellect vivant des contemporains. Naturellement, il s'agira aussi, chemin faisant, de discréditer, plus ou moins explicitement, l'antiphilosophie elle-même. Mais ce ne sera possible que si, apprenant auprès d'elle l'esprit du temps, le philosophe est devenu lui-même subjectivement contemporain de son époque. Au fond, l'intemporalité de la philosophie s'exerce dans les temps successifs en se mettant à l'école des antiphilosophes, afin d'y apprendre comment l'intemporel doit se dire pour devenir une puissance temporelle. Ce fut dès le début la fonction, pour Platon, des sophistes. Leur réfutation est requise pour que la philosophie soit une puissance reconnaissable par la singularité des temps successifs.

Et c'est là que la poésie est décisive. Car la poésie est la forme artistique, la forme naïve (mais « naïveté », ici, veut dire « invention pure dans la langue »), la forme formelle, et sans arrogance, de l'antiphilosophie. Elle l'est d'autant plus aujourd'hui que nous avons été contemporains de ce que j'ai appelé « l'âge des poètes », où s'était réalisé une sorte d'accord sur le fait que, la métaphysique

systematique étant dépassée, dévaluée, achevée, seul le poème était le gardien d'une pensée pour notre temps qui soit totale et cependant dégagée de la prétention philosophique. À cette pensée, l'immense poète Fernando Pessoa avait donné le nom de « métaphysique sans métaphysique ». Mais aussi bien Heidegger en reconnaissait l'existence sous la métaphore un peu trop suave du « berger de l'être », dont ceux qui en étaient accablés, comme par hasard tous allemands, se nommaient Hölderlin, Rilke ou Trakl.

Je pourrai dire alors ceci : la poésie, pour moi, est mon juge, au sens où sa fréquentation décide si mon ontologie mathématique et ses conséquences restent aptes à prononcer intemporellement la substance pensante de notre temps. Lire et commenter les poètes de l'âge des poètes (par exemple Hölderlin, Hugo, Mallarmé, Rimbaud, Valéry, Trakl, Char, Pessoa, Mandelstam, Vallejo, Éluard, Breton, Neruda, Hikmet...) et d'autres, contemporains de la fin de cet âge (par exemple Celan, Brecht, Roubaud, Beck...), est un exercice de vigilance, de garantie. Un plaidoyer capital pour une thèse majeure : la métaphysique est revenue, sa mort n'était qu'un simulacre philosophique dans une époque désorientée. Et de l'intérieur de ce retour, nous retrouvons, nous philosophes, notre place à égale distance de l'intemporalité historique du mathème et de la temporalité anhistorique du poème.



Que pense le poème ?

Il y a en France aujourd'hui un nombre étonnant de poètes tout à fait remarquables. Mais qui le sait ? Qui les lit ? Qui les apprend par cœur ?

La poésie, hélas, s'éloigne de nous. Le décompte culturel est oublieux du poème. C'est que la poésie supporte mal qu'on exige d'elle la clarté, l'audience passive, le message simple. Le poème est un exercice intransigeant. Il est sans médiation, et il est aussi sans médiatisation. Le poème reste rebelle — d'avance vaincu — à la démocratie du sondage de de l'audimat.

Car le poème ne relève pas de la communication. Le poème n'a rien à communiquer. Il est seulement un dire, une déclaration qui ne tire son autorité que d'elle-même.

Écoutons Rimbaud :

Ah ! la poudre des saules qu'une aile secoue !
Les roses des roseaux dès longtemps dévorées !

Qui parle, et de quel monde s'agence ici la nomination ?
Devant quoi faut-il ainsi entrer dans le partage d'une exclamation ?
Rien dans ces mots n'est communicable, rien n'est préalablement
destiné ; car il est assuré qu'aucune opinion ne se rassemblera jamais
autour de ceci que les roseaux ont des roses, ou qu'une aile poétique
vient de l'intérieur de la langue disséminer la poudre des saules.

La singularité de ce qui se déclare ici n'entre dans aucune des
figures possibles de l'intérêt.

L'action du poème ne saurait être générale, ni constituer la
convivialité d'un public. Le poème se donne comme une chose de
langue, qu'on rencontre à chaque fois comme un événement. Du
poème, Mallarmé dit : « fait, étant, il a lieu tout seul ». Ce « tout
seul » du poème est sa levée péremptoire dans la langue. Voilà
pourquoi le poème, ni ne communique, ni n'entre dans la circu-
lation générale. Pureté pliée sur elle-même, le poème nous attend
sans anxiété, dans l'abrupt de sa manifestation close, comme un
éventail que notre seul regard déploie. Il dit, le poème :

Sache par un subtil mensonge
Garder une aile dans ta main.

C'est toujours un « subtil mensonge » qui nous lie à la rencontre
du poème, car à peine l'avons-nous rencontré et déplié que nous
faisons comme s'il nous était de toujours destiné. Et c'est ainsi,
sous la garde de cette aile dans notre main, que nous retrouvons la
confiance dans l'innocence native des mots.

Plié et réservé, le poème moderne est habité d'un silence central. Silence pur, dépourvu de tout sacré, ce silence interrompt le vacarme général. Il loge le silence dans la trame de la langue, et de là, oblique vers une affirmation sans précédent. Ce silence est une opération. Et le poème en ce sens dit le contraire de Wittgenstein, il dit : « Cette chose qui est impossible à dire dans la langue du partage et du consensus, je fais silence pour la dire, pour séparer du monde qu'elle soit dite, et toujours redite pour la première fois. »

C'est pourquoi le poème exige dans ses mots mêmes une opération du silence. C'est en lui que réside un impératif de réserve. De la poésie peut se dire :

Du doigt que, sans le vieux santal
Ni le vieux livre, elle balance
Sur le plumage instrumental
Musicienne du silence.

« Musicienne du silence » : parole réservée et repliée, le poème relève de ce que Mallarmé nommait « l'action restreinte ». Et déjà il l'opposait à cet autre usage de la langue, qui nous gouverne aujourd'hui : langage de la communication et de la réalité, langage du désarroi des images. Langage toujours médié et médiatisé. Langage que Mallarmé nommait celui de l'universel reportage.

Oui, le poème est d'abord cet unique fragment de parole par lui-même soustrait à l'universel reportage. Le poème est un point d'arrêt. Il arrête la langue sur elle-même, il interdit sa dilapidation dans le vaste commerce qu'est aujourd'hui le monde. Contre

l'obscénité du « tout voir », et « tout dire », et tout montrer, et tout sonder, et tout commenter, le poème est le gardien de la décence du dire. Ou de ce que Jacques Lacan appelait l'éthique du bien-dire.

En ce sens, le poème est une délicatesse de la langue envers elle-même; il est un délicat toucher des ressources de la langue. Or notre époque, note déjà Mallarmé, agit en toutes choses peu délicatement. Je le cite : « Ils agissent peu délicatement, que de déverser, en un chahut, la vaste incompréhension humaine. »

Disons alors : le poème est la langue elle-même, s'exposant solitaire en exception du chahut qui nous tient lieu de compréhension.

Que dire alors du poème et de la connaissance? Musicien de son propre silence, gardien attesté de notre propre délicatesse, le poème est-il ce par quoi s'organise une connaissance, et laquelle?

Il y a sur ce point un grand litige entre les interprètes modernes de la poésie.

Certains soutiennent que le poème n'est rien de plus que ce que j'ai déjà dit : le toucher de la langue, l'exploration, aux limites, des capacités affirmatives de la langue.

Ceux-là explorent la forme du poème; ils délimitent avec soin ce qui est poème et ce qui est prose. Ils explicitent le nombre et le rythme. Le poème est alors la langue saisie par sa cadence intime. La langue venue à elle-même sous la loi de sa scansion, ou de son souffle.

Le poème, pourrait-on dire, est alors dans la langue le nombre d'une action. Jacques Roubaud ajoute que le nombre de cette action de langue a son lieu dans la mémoire.

Ni Rimbaud, ni Mallarmé n'ont ignoré cette assignation du poème au lien de l'acte et du rythme. Le premier quand il souligne que « en Grèce, vers et lyres rythment l'Action ». Le second quand il déclare que le poète « cède l'initiative aux mots, par le heurt de leur inégalité mobilisée ; ils s'allument de reflets réciproques comme une virtuelle traînée de feux sur des pierreries ».

Dans cette vision des choses, le poème peut bien être une pensée ; mais il est plus originellement le chant de la pensée. Ou, Rimbaud encore, « la pensée chantée et comprise du chanteur ».

Mais d'autres soutiennent que le poème est destiné à nous tenir dans l'ouverture de l'être, à garder le visible comme visible. Ou encore, à soutenir pour la pensée l'éclosion de ce qui vient à nous, ou se présente à nous.

Certes, c'est la pensée de Heidegger. Mais aussi bien, dans un tout autre registre, celle du poète Yves Bonnefoy, quand il écrit que « la chance de la poésie à venir est qu'elle est au point de connaître ce que peut ouvrir la présence ».

Venue à soi de la langue dans le souffle nombré de sa cadence, dans le chant qu'elle recèle, ou destin de pensée de la pure présence : tel est l'entrelacs du litige contemporain sur le poème.

L'observation que je voudrais faire pour m'inscrire dans ce litige est banale : le poème, le grand poème, se laisse traduire.

Certes, la perte est immense, irrémédiable. Chant, rythmes, cadences, sons, strophes, sont presque toujours d'un seul coup abolis.

Et cependant, je tiens que la voix du poète, la singularité de son silence musicien, demeurent, dans la perte même de presque toute musique.

Table

7	Préface
13	Que pense le poème ?
29	L'âge des poètes
51	Le statut philosophique du poème après Heidegger
61	Philosophie et poésie : au point de l'innommable
79	La figure du soldat : Hopkins et Stevens
93	L'ontologie paradoxale d'Alberto Caiero
101	Pasolini : la leçon dialectique du poème
113	Philippe Beck : l'invention d'un lyrisme inconnu
139	Poésie et communisme
159	La poésie en condition de la philosophie
175	Notes